

Le théâtre des abysses

Louise Cotnoir

Numéro 69-70, automne 1996

La mémoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14835ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cotnoir, L. (1996). Le théâtre des abysses. *Moebius*, (69-70), 187–192.

LOUISE COTNOIR

Le théâtre des abysses

Au bord du trottoir, Jakob a de l'orgueil et des manières. Plutôt joyeux en cette fin d'après-midi de printemps, plutôt cynique aussi. Sa canne bien en montre (il s'en fait un point d'honneur), il attend. Sa patience n'a d'égale que sa damnation. Il pense au plaisir que ressentirait sa mère à le voir utiliser son dernier cadeau. «Quarante ans, elle a dit, ça se fête!» Sur le moment, il n'a pas vraiment saisi pourquoi cet anniversaire-là comptait plus que les précédents. Mais, comme il aime sa mère, que rien ne lui plaît davantage que de la rendre un peu heureuse, il s'est plié à sa dernière extravagance: faire un événement de cette célébration. Pour lui signifier son accord, il lui a demandé un présent incongru: une nouvelle canne blanche! Plus, il a exigé qu'elle la magasine avec lui! Ce qui (il sait cela depuis l'enfance) avait comblé de bonheur cette femme pour qui il était la seule raison d'exister. Et malgré la terreur que lui infligeait l'objet souhaité, elle s'était montrée enthousiaste à la perspective de concilier ses deux passions: le lèche-vitrines et... son fils. «Une journée mémorable», répétait-elle à toutes ses amies que l'étrange proposition avait plongées, muettes, dans des questions inavouables.

Au bord du trottoir, Jakob Szumaski (il préfère porter le nom de sa mère) s'amuse avec la canne télescopique, en bois laqué, à pommeau d'ivoire. Une véritable œuvre d'art! Sa mère et lui l'ont dénichée dans une boutique luxueuse et spécialisée de Madison Avenue. Madame veuve Blaustein est une amoureuse de la beauté, surtout quand elle se rend palpable aux mains de son fils. «Les mains de son grand-père maternel, ses doigts de magicien.» Une façon de nier la culpabilité qui la ronge d'avoir mis

au monde un unique fils, aveugle. Elle dilapide de manière outrancière l'héritage de son mari, un banquier allemand. Car Salomon Blaustein, lui, n'a pas survécu à ce hasard malencontreux, à ce fils «inadéquat». Par-dessus tout, il n'admettrait jamais que sa femme ait l'affront devant lui, sa famille, ses collègues et ses amis d'appeler cette grossière erreur, ce fils taré: «mon grand amour». Il a fait en sorte que la résidence privée à l'ambiance raffinée,— avec le hall d'entrée de marbre, le boudoir français orné de boiseries, la salle à manger et son argenterie anglaise, le patio avec son bassin, sa fontaine, ses fleurs et *L'Ange* de Barbet pointant la bibliothèque aux porcelaines chinoises à fond noir et les bronzes italiens du XVI^e siècle, les tables incrustées d'ivoire, les plafonds rehaussés de feuilles d'or,— tout cet univers calfeutré ne puisse jamais assourdir la déflagration qui lui a pulvérisé le crâne, fait retentir les cris de la bonne, du chauffeur, de la mère...

Jakob Szumaski, à cette époque, allait sur ses trois ans, était irrévocablement aveugle, mais certes pas sourd. Dans sa tête, devenue un théâtre infernal, se rejoue sans cesse, et de façon souvent inattendue, la scène douloureuse. Des images, pourtant jamais *réellement* vues, le font encore se réveiller en sueur, hurlant comme un loup à la mort. En grandissant dans la noirceur, il a appris à étouffer ses cris et ses larmes. Mais, en même temps, le théâtre des abysses s'est si précisément imprégné en lui qu'il parvient à *voir* clairement le bureau ministre en acajou, la lampe de Murano, le coffret capitonné de velours qui a abrité l'arme maléfique: un revolver anglais au canon en damas de platine, à crosse de tek où le nom de l'armurier est gravé en lettres d'or... Parfois, il lui arrive de toucher le tapis de fibres venu des Philippines, maculé du sang et de la cervelle de son père, le grand corps robuste abattu par la cécité de son fils... Et dans l'imagination de Jakob, *L'Ange* de Barbet fustige toujours de son index accusateur le lieu de l'abandon, de la ruine.

Au bord du trottoir, coin Broadway et West Houston, l'homme parade, tout habillé de neuf pour

ses quarante ans. Sa mère a prolongé le temps des achats, ne connaissant pas la frontière entre le plaisir et l'obligation. Sa vie n'a été que l'un et l'autre. Fille d'émigrés appartenant à la haute bourgeoisie polonaise, madame Blaustein, née Agnieszka Szumanska, a échappé à la démence de l'Histoire. Et depuis, personne dans sa famille, restreinte à un père, une mère et un oncle, personne n'a osé, et surtout pas devant le regard éteint de son fils, prononcer le mot *retournement*. Seul l'oncle Jozef, qu'on invite une seule fois l'an pour la *Rosh Hashanah* parce qu'il boit trop, raconte sans se lasser des scènes d'horreurs, de pogroms, de synagogues en flammes. Ce n'est qu'après la mort de Salomon que Agnieszka l'a laissé prendre sur ses genoux son fils, Jakob. Elle avait lu qu'au Brésil, on crève les yeux de certains oiseaux pour qu'ils se concentrent sur leur désespoir et que cet aveuglement barbare rendait leurs chants déchirants de beauté... Or, son fils semblait fasciné par la voix, les récits effroyables de ce jeune vieillard. Son enfant bien-aimé caressait la barbe effilochée sur laquelle il posait des yeux grands ouverts, comme s'il y voyait...

Au bord du trottoir, Jakob esquisse un portrait de sa mère et de ses ruses dérisoires. Grande femme au port altier, à la chevelure blonde et généreuse, à la peau délicate, elle est aussi brave qu'intelligente. Elle déniche l'éducatrice et l'école spécialisée, achète la présence des petits amis, dote son fils des plus audacieuses découvertes technologiques: agenda électronique, synthétiseur vocal pour ordinateur compatible, ce qui lui permet de *lire* et d'*écrire*... Sa mère lui organise une vie «normale», comme elle avait su régler des funérailles très dignes pour le mari et père «mort accidentellement», disait l'encadré qu'elle avait fait paraître dans le *New York Times*... Elle déchiffre l'alphabet braille au grand émerveillement de son entourage, subventionne les industries, les institutions, les organismes favorisant «l'intégration des non-voyants»... Cette femme aime cette époque, cette ville où tout porte un double nom. L'éclat des miroirs et de l'or qui la couvre — des lobes d'oreilles en passant par les poignets jusqu'aux doigts —

la rend aveugle à l'excentrique manie filiale: voler!

Madame Blaustein conçoit comme un jeu d'enfant la façon qu'a Jakob de tourner ses bagues, de torturer ses chaînes, ses bracelets, de faire disparaître (et avec quelle dextérité!) ses boucles d'oreilles... N'avait-il pas réussi à lui dérober le collier de douze pierres précieuses, enchâssées en mémoire des douze tribus d'Israël, lors du soixantième anniversaire de l'oncle Jozef? «Je reçois ces attouchements comme des caresses», a-t-elle expliqué, un certain soir de réception dans sa résidence privée de la Fifth Avenue où les amies s'étaient vu dépouiller du contenu de leurs aumônières et réticules par les mains filiales devenues très expertes... «Il faut être dans l'innocence pour qu'advienne une telle perfection des gestes! Les événements ordinaires ont épuisé l'émerveillement dans nos regards», a-t-elle ajouté, en restituant les pauvres objets. Elle frictionnait nerveusement ses mains encore belles, bien qu'un peu ridées. Et les convives, prises en flagrant délit de pensées mesquines, n'ont plus eu d'autres choix que d'admirer cette femme et de se taire. Jakob s'était émerveillé alors de l'inaltérable naïveté féminine. Sans doute partageait-il avec les femmes une soif d'amour intarissable. Et c'est pour cette raison qu'il quitte de plus en plus souvent la résidence privée, prend l'escalier de service, même s'il a une peur atroce de tous ces bruits, ces chuchotements qui envahissent les murs tapissés, capitonnés. Il se sent atteint d'une folie tranquille mais non sans jouissance, comprend de mieux en mieux que la précarité, comme la mémoire, est une affaire de blessures. Et la voix de l'oncle Jozef avec ses histoires insensées l'accompagnent dans ces excursions de reconnaissance.

Au bord du trottoir, le fils prodigue interpelle poliment une passante... Dans son pantalon de velours brossé, sa veste de tweed anglais assortie, sa chemise de lin naturel, avec un foulard irlandais de laine vierge autour du cou, le tout dans des teintes d'un vert élégant — «de la couleur de tes yeux», a dit la mère, comme si ce détail pouvait influencer de façon bénéfique sa vie sans lumière —, Jakob se con-

centre (un nageur de hauts fonds avant de plonger) avec la crainte de ne plus remonter à la surface. Ces derniers mois, il a réduit ses larcins aux bagues, aux alliances. « Toutes les femmes portent l'une ou l'autre ». Au plaisir primitif de dérober sont venues s'ajouter la joie des manœuvres délicates et l'allégresse de prendre l'avant-bras d'une étrangère pour s'y appuyer, ce qui lui permet de lui frôler le sein, sa chaleur... Quelle déliquescente satisfaction d'effleurer ensuite la paume offerte... Quand l'anneau vient au fond de sa main, il défaille presque.

Il a choisi délibérément cette promenade *down-town* à cause du défi que représente ce croisement. Non. À cause de l'excitation. Les klaxons des taxis, les sirènes des ambulances et des voitures de police, l'ondoiement indécis de la foule, tout le réjouit, le conforte. Et il *sent* la présence de cette passante, car c'est son parfum qu'il a *vu* d'abord venir comme une attirance abstraite entre elle et lui. Une obscure trahison aussi dans cette odeur qui l'enveloppe comme la lumière d'avril aux vents instables. Des effluves d'eau de Cologne envahissent sa mémoire. La main inconnue presse tendrement la sienne. D'autres odeurs se ravivent, lui rappellent une visite au *Brooklyn Botanic Garden* découvert par sa mère au cours de ses lectures obsessionnelles au sujet des handicapés visuels. Encore adolescent, il avait déambulé en sa compagnie tout un après-midi dans le *Fragrance Garden* aménagé pour les aveugles. Au jeune homme terne et silencieux qu'il était devenu, elle avait ainsi ouvert un monde plein de sensations enivrantes et sans le savoir, éveillé chez lui l'excitation érotique. Une illumination dans son univers sombre.

Et Jakob sourit en caressant le jonc bien lisse, bien doux de sa victime amène. « De l'or sans doute, et à la main du cœur. » Cette pensée lui plaît, le touche. Et la rue à peine franchie, la première alliance tinte au fond de la poche de sa veste. Il ne sait pas pourquoi aujourd'hui, il a envie de prolonger la promenade, de faire durer le plaisir. Jakob s'enhardit, dirige la conversation vers des sujets moins conventionnels. Il agite nerveusement l'élégante

canne, il raconte le cadeau de sa mère, ses quarante ans, l'origine polonaise, l'oncle Jozef et ses récits déments, ce qui lui permet d'insister auprès de l'étrangère, de lui demander de l'accompagner plus loin, peut-être jusqu'à la mort du père, juste le temps de lui soutirer la deuxième alliance, comme on lui avait volé le soleil...